

Ce que dit la bouche d'ombre en 2019

Michel Biron

Number 79, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Biron, M. (2020). Review of [Ce que dit la bouche d'ombre en 2019]. *L'Inconvénient*, (79), 74–76.

Ce que dit la bouche d'ombre en 2019

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

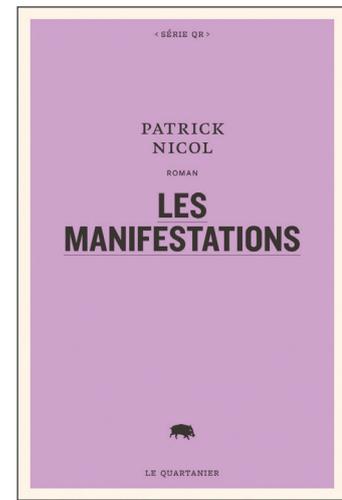
Paul est un type ordinaire, comme le roman contemporain les aime. Il ne s'étonne pas quand sa femme Sarah lui annonce qu'elle et lui, c'est fini. Pour le bien de leur fille Ophélie ou par paresse, il accepte de continuer à cohabiter, mais s'installe au sous-sol. Il est habitué à dire oui. Au travail aussi, Paul n'est pas un foudre de guerre. Unique employé de la Société d'histoire de Sherbrooke, il s'occupe des archives, prépare les expositions et répond aux rares visiteurs. Son rêve, ou plutôt son projet, car Paul n'est pas du type à rêver, est de créer un *Répertoire historique et photographique du patrimoine bâti de Sherbrooke*. Il est imbattable pour raconter l'histoire de sa ville, mais, au quotidien, il n'en mène pas large, surtout depuis que la Société d'histoire a intégré la section « généalogie », incarnée par Mme Allard, « une bête de travail ». Elle prend possession des lieux, charme les quelques visiteurs, qui n'en ont plus désormais que pour la généalogie. Paul devient bientôt invisible comme un coureur de balles au tennis : il est partout sur le terrain, mais s'arrange pour qu'on ne le voie pas.

Sarah, pendant ce temps, a une deuxième vie, rencontre Manuel, plus jeune qu'elle, et qui est pourvu d'une étrange queue plantée au bas du dos, une queue animale qui rappelle notre passé de mammifères. Cet appendice caudal n'a aucune importance dans la construction narrative du roman, et on finira par oublier ce détail amusant, comme on oubliera Manuel, d'ailleurs. Les personnages de Patrick Nicol entrent et sortent sans faire de bruit, glissant sur la surface du monde aussi efficacement que la prose lisse du narrateur, délibérément sans style, comme dans ce paragraphe qui ordonne la séquence des actions autour d'une paix domestique acquise à force de silence : « Il y a un temps minimum à passer au salon avant de monter. Ophélie s'assoit avec son père dans le divan et attend l'heure du hockey. À sept heures et demie, Paul se lève et se prend une bière, Ophélie dit qu'elle monte jouer à l'ordinateur. » Le réalisme facétieux de Patrick Nicol se remarque à ce ton descriptif, ironique, effleurant les misères quotidiennes, multipliant les points de vue sans chercher à les intégrer dans une vision proprement *romanesque*.

Les manifestations est toutefois son roman le plus ambitieux, et pas seulement parce qu'il est beaucoup plus long que les précédents. À première vue, la structure reprend celle de ses derniers romans publiés chez le même éditeur, savamment déconstruits comme un jeans prédéchiré, centrés sur un personnage un peu désabusé sans être tout à fait désespéré. Paul ressemble ainsi à Marc, dans *Vox populi* (2016), qui s'était lui aussi séparé et qui se sentait également inutile au travail. Paul est l'incarnation même de la veulerie, et il le sait (« On dirait que tu cherches à faire pitié », lui dit Sarah). Il le sait si bien que la remarque de son ex-femme ne l'émeut guère, même qu'il a déjà une réponse toute prête : « Je pense pas, Sarah, que quelqu'un va avoir pitié de moi. Je m'occupe de ma mère, c'est la seule chose que je peux faire qui n'est pas ridicule, ou inutile, ou vouée à l'échec. » Il a raison, et les pages consacrées à sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer, comme c'était déjà le cas dans *La nageuse au milieu du lac* (2015), font découvrir une autre dimension du personnage principal, l'autre réalité, celle qui se manifeste quand les gestes du quotidien ne fonctionnent plus, quand le cerveau n'est plus qu'une éponge durcie, quand les spectres parlent.

Les manifestations reprend des ingrédients des romans précédents de Patrick Nicol, mais il s'élève au-dessus d'eux en imaginant les choses depuis des perspectives moins terre à terre, presque poétiques par moments. Il confronte le monde désenchanté de Paul à autre chose que la platitude du quotidien ou les capitulations de la vieillesse. Le titre ne renvoie pas ici à des manifestations sociales ou politiques en phase avec l'actualité, comme c'était le cas par exemple dans *Terre des cons*, écrit dans la foulée des grèves étudiantes de 2012. Ici, il s'agit de manifestations d'un autre ordre : ce sont les esprits qui se manifestent. Dès après avoir rencontré la famille de Paul, le lecteur est transporté sur l'île de Jersey, où Victor Hugo et ses proches se livrent à leurs célèbres séances de spiritisme autour de tables tournantes. Histoire connue, certes, que Patrick Nicol relate en bon professeur de littérature, avec références bibliographiques à l'appui. Ce pourrait être ennuyeux ou anecdotique, mais c'est tout le contraire : le contrepoint entre les deux récits donne au personnage de Paul une profondeur inattendue.

D'autres manifestations s'ajoutent ensuite à celles qui permettent à Hugo de communi-



quer avec l'esprit de Napoléon le Petit ou de Shakespeare. La plus troublante est celle de « Dying Lucy », sur un obscur site Web que la jeune Ophélie visite dès que ses parents ont le dos tourné (c'est-à-dire à peu près tout le temps), et qui n'est accessible que via un lien fourni par une amie de l'école. Elle éprouve une fascination morbide pour tout ce qui s'appelle « maladies », se croyant elle-même atteinte d'on ne sait quel mal. À l'insu de ses parents, elle regarde mourir la petite Lucy, qui n'en a que pour quarante-cinq jours à vivre, selon ce qui s'affiche à l'écran. Comme Hugo avec ses spectres, Ophélie peut communiquer avec la presque morte, moyennant quelques frais, car tous les onglets ne sont pas gratuits. Ce que dit la bouche d'ombre, en 2019, a un prix.

Il est d'ailleurs beaucoup question d'argent, de classes sociales dans *Les manifestations*. Pendant que Victor Hugo se bat pour la République, des ouvriers et des ouvrières fondent l'Amérique moderne. La ville de Sherbrooke porte les traces de ces vies de misère, que Paul cherche à reconstituer à partir des anciennes maisons de l'Upper Town, aujourd'hui rebaptisée Plateau Marquette, ou des usines d'époque comme la Kayser Fabrics Company. Ce sont des vestiges que Paul ne se lasse pas d'interroger lorsqu'il marche dans sa ville, au milieu de bâtiments désertés. Devant cette ville fantôme que lui seul parvient à voir, il aimerait se recueillir, « s'il était capable d'intensité », mais il en est dépourvu. Il ne se plaint pas, ne se révolte pas, mais sa mélancolie est en soi une forme de protestation silencieuse ou de résistance. Au 19^e siècle, Baudelaire écrivait ironiquement : « Assommons les pauvres. » Patrick Nicol traduit l'ironie dans le langage de Paul : « Les pauvres sont assommés dans leurs appartements. »

Paul n'est pas écrivain, mais il note toutes sortes de choses dans des carnets, dont une liste des « indices de médiocrité ». On y lit, entre autres : « Un bac en sciences humaines », « L'arrière-pays d'un pays colonisé », « Une vie amoureuse terminée », « Petits écrits ». Le roman lui-même n'est-il rien d'autre qu'un « petit écrit » ? Paul n'a pas l'âme romanesque. Il se retire peu à peu : quand Sarah lui annonce qu'elle préférerait une séparation en bonne et due forme, il accepte de quitter son sous-sol, mais pour aller où ? Il n'aime plus se rendre sur les lieux du travail depuis l'humiliation que lui a fait subir Mme Allard quand elle a découvert son carnet. Pour rire de lui, elle en a lu des pages à ses collègues généalogistes. Le combat semble perdu d'avance. Paul s'efface donc et décide de s'installer à la résidence de sa mère, sur le vieux divan de son enfance. Il rend quelques menus services, on le prend même parfois pour un préposé, ce qui semble lui faire plaisir. Il touche le fond, mais c'est « un fond propre, bon marché sans être glauque, ou glauque à force de mauvais goût ».

Au moment où le roman semble piétiner, un événement se produit : Paul se met à recevoir des courriels anonymes intrigants. Le voici qui, comme Hugo jadis, communique avec le monde immatériel, avec quelque esprit qui surgit sur son écran. Il ne s'agit pas d'une arnaque, quelqu'un lui demande : « À quoi pensez-vous ? » Le savoureux dialogue qui s'amorce alors constitue l'une des plus belles scènes du roman :

- Qui vous écrit ?
- Je l'ignore. Homme ou femme ?
- Que préféreriez-vous ?
- Femme. Femme ?
- Femme.
- Pourquoi m'écrivez-vous ?
- Je veux lire vos paroles.

On aurait voulu que le dialogue dure des pages et des pages, mais le jeu s'arrête rapidement, trop rapidement lorsqu'on apprend le nom de sa mystérieuse correspondante : Mme Allard, pleine de remords, s'est mise à lire les carnets de Paul avec compassion, émue par la vulnérabilité de son collègue. Pour réparer ses torts à son endroit, elle a décidé de s'intéresser à lui, de lui écrire des courriels anonymes, etc.

Dans le dernier droit, *Les manifestations* s'emballent, comme si le romancier ne pouvait s'empêcher d'accueillir toutes sortes d'histoires et de personnages, à commencer

par les expériences d'écriture automatique d'André Breton et de Philippe Soupault, qui prennent le relais des tables hugoliennes. Le roman devient alors un collage de récits et de citations où se juxtaposent le passé de la ville et le présent de Paul, le surréalisme d'hier et le réalisme d'aujourd'hui. Voici bout à bout quelques débuts de paragraphes successifs :

« En août 1922, Robert Desnos rêve d'André Breton. »

« Vitaline n'est pas un prénom rare à Sherbrooke en 1871. »

« Paul flâne dans un corridor en se demandant ce qu'il y avait à cet endroit, autrefois. »

« Charles Hugo est mort en 1871, laissant deux jeunes enfants, dont Georges, trois ans. »

Le montage se termine par : « Ophélie reçoit une alerte : *Lucy had a seizure !* » Peu après, Paul reçoit une lettre d'un Français qui souhaite le rencontrer pour visiter le Monument national. Selon ce personnage, l'urinoir que Marcel Duchamp avait voulu exposer à New York en 1917 aurait abouti à Sherbrooke par un concours de circonstances. L'histoire est amusante, mais comme une curiosité supplémentaire, une « manifestation » gratuite qui risque de s'ajouter aux « indices de médiocrité » que collectionne Paul.

« Tout est plein d'âmes », disait Hugo dans « Ce que dit la bouche d'ombre », mais ici, Paul n'est jamais que l'ombre d'un monde déserté par les âmes, où le *je* s'efface, hors d'usage comme le site *Dying Lucy*, que les autorités ont désactivé sans parvenir à remonter à sa source, faute de tables tournantes sans doute. Dans ses carnets, Paul écrit : « Je n'ai pas de biographie. Je me vois mal dans un bar, abordant une femme inconnue, essayant de l'intéresser à moi. Raconter mon histoire. Me décrire. Je n'ai pas de mythologie personnelle. » Le roman fait écho à ce sentiment de n'avoir rien à raconter, et c'est comme si toute l'écriture des *Manifestations* tournait autour de ce personnage en creux, que l'on ne parvient jamais à découvrir, à connaître autrement que par le vide qu'il incarne. ■

LES MANIFESTATIONS
Patrick Nicol
Le Quartanier, 2019, 445 p.